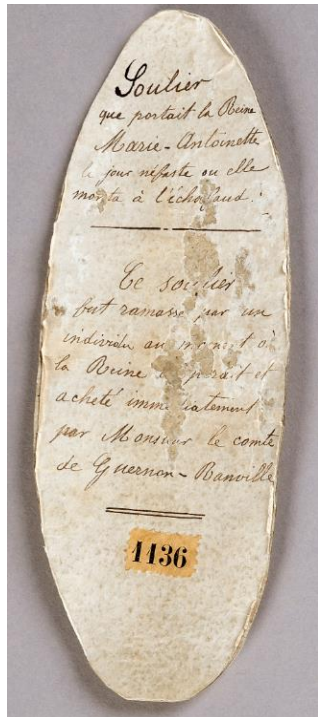


Soulier « à la Saint-Huberty » dit de Marie-Antoinette



**Christophe Marcheteau de Quinçay,
Attaché de conservation au Musée des Beaux-Arts de Caen**



Soulier que portait la Reine Marie-Antoinette le jour néfaste où elle monta à l'échafaud. Ce soulier fut ramassé par un individu au moment où la Reine le perdit et acheté immédiatement par Monsieur le comte de Guernon-Ranville. » glissées dans la chaussure et faisant dès lors corps avec elle, telle une semelle intérieure, ces quelques lignes manuscrites sont « la sueur d'un pied qui marche vers la mort ». Elles confèrent à ce soulier, simple et solitaire, par la seule magie de la lecture, toute la puissance évocatrice et le charme trouble toujours suscités par le mythe féminin et ambivalent de Marie-Antoinette. Plus que ses actes publics et politiques, c'est en effet sa vie privée qui a concouru à forger, aux yeux de ses contemporains puis de la postérité, tant la légende noire d'une reine futile et dépensière – et à l'occasion séductrice et lascive –, que l'image doloriste et surréelle de la ruine d'une destinée humaine commencée au zénith et dont les fautes furent transcendées par une mort digne, voire martyre, sous la morsure de la guillotine.

Aussi la contemplation mélancolique de cet objet violemment arraché à la sphère de l'intimité convie-t-elle le spectateur à rejouer, en rêve, ce conte équivoque mêlant la candeur enfantine et le fétichisme podologique d'un restif de La Bretonne : mettre un genou en terre et passer sa pantoufle perdue au pied fantôme d'une Cendrillon tragique. Insignifiant témoin du « plaisir de vivre » d'une élite durant les dernières années de l'Ancien Régime, ce soulier serait ainsi l'ultime vestige d'un monde disparu, abandonné sur les degrés la menant au trépas par la dernière incarnation d'un pouvoir de droit divin. Or, flottant dans le domaine de la foi, la relique n'a besoin que du vraisemblable pour entrer « dans cet espace de piété et de dévotion où ne s'exerce réellement aucun culte ».

Toutefois, ces deux phrases totalitaires de récit – ou de fable –, consacrées par l'intime conviction d'une famille et une filiation successorale continue pendant près d'un siècle et demi, suffirent-elles à fonder l'authenticité d'un objet ? Car l'esprit curieux, après avoir joui des délices suspendues de l'imagination et de l'incertitude, en revient inéluctablement à la seule question posée : est-ce là le véritable dernier soulier de Marie-Antoinette ? La pointure 36 ½ concordante avec son pied mignon, la qualité du travail de cordonnerie attestant une provenance aristocratique, sa forme caractéristique à talon et bout pointu, ou encore l'usure relative de la semelle concourent certes à former un faisceau de présomptions plaidant en faveur d'une rassurante probabilité. Ayant servi avec dévouement Marie-Antoinette durant sa captivité à la Conciergerie à partir du 2 août 1793, Rosalie Lamorlière racontait que se trouvait, parmi les pièces de linge que la souveraine déchue avait obtenu de faire venir du Temple, une paire de « jolis souliers noirs de prunelle, dont le talon, d'environ deux pouces, était à la *Saint-Huberty* ». Selon ce même témoin, la reine, avant de partir pour son exécution, revêtit le « déshabillé blanc qui lui servait ordinairement de robe du matin » et, couvrant ses cheveux coupés d'un « simple bonnet de linon », elle ne conserva que « ses bas noirs et ses souliers de prunelle, qu'elle n'avait point déformés, ni gâtés, depuis soixante-seize jours qu'elle était avec nous », sur le sol de brique de sa cellule.

Si l'exacerbation de l'esprit partisan entache de divergences les narrations des derniers moments de Marie-Antoinette au cours de cette matinée irrévocable du 16 octobre 1793, et de contradictions les interprétations psychologiques de la « tranquillité féroce » de la condamnée, déjà absente au monde, tous s'accordent sur la fermeté empressée avec laquelle la ci-devant reine affronta son destin.

Après que la charrette se fut arrêtée au centre de la place de la Révolution (actuelle place de la Concorde), elle en « descend[it] avec légèreté et promptitude, sans avoir besoin d'être soutenue, quoique ses mains fussent toujours liées », ainsi que le rapportait le citoyen sectionnaire Rouy l'aîné, témoin oculaire et auteur du *Magicien républicain*, avant de concéder : « elle est de même montée à la bravade, avec un air plus calme et plus tranquille encore qu'en sortant de prison. » Quant au journaliste royaliste Montjoie, il confirmait, en 1797, qu'« elle monta les marches de l'échafaud, non seulement avec courage, mais même avec une sorte de précipitation ». C'est lors de cette ascension hâtée que prendrait donc place la perte du soulier. Celle-ci fut-elle la cause que, parvenue sur la plate-forme, Marie-Antoinette, titubant, aurait marché de son seul pied ainsi resté chaussé sur celui du bourreau Sanson, lequel, selon l'anecdote relatée par Prudhomme, n'aurait pu réprimer un cri ? Se retournant, la reine se serait alors excusée : « Monsieur, je vous demande pardon, je ne l'ai pas fait exprès. » Ce furent là ses dernières paroles. Quelques instants plus tard, liée à la planche, la malheureuse basculait sous la lunette de bois. À midi et quart, le couperet consumait son supplice. Transporté au cimetière de la Madeleine, son corps fut jeté, avec sa tête, à la fosse commune, auprès de celui de Louis XVI, et enseveli sous la chaux vive.

Si la publication en 1876 d'une lettre de la petite-fille du comte de Guernon-Ranville constitue la source primaire de tous les récits historiques postérieurs intégrant l'épisode du soulier perdu, elle ne rend cependant pas improbable un tel déchaussement. Aucun fragment des souliers de Marie-Antoinette n'ayant été retrouvé lors de l'exhumation de ses restes en 1815, ceux-là pourraient fort bien avoir été subtilisés par l'un des aides de Sanson ou un fossoyeur, dans un dessein mercantile. La fascinante légende normande ne serait-elle donc *in fine* que le masque bienséant d'un sordide achat, par trop ressemblant à une profanation ?

***Le soulier dit de Marie-Antoinette, dépôt du Musée des beaux-Arts de Caen,
est présenté dans le parcours de visite de la Conciergerie***

Texte extrait de la monographie *Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image* paru aux [Éditions du patrimoine](#)